

## CARBONE, CARIBOU, CARICATURE

Alain Deligne

Le titre que nous avons choisi « Carbone, caribou, caricature » laisse une large initiative aux mots ainsi qu'à leur sonorité. Les trois substantifs constituent en fait une sorte d'ABC de la question écologique d'un point de vue critique. « Carbone » est pour l'empreinte ou taxe du même nom. « Caribou » représente exemplairement tous les animaux qui souffrent du réchauffement climatique dû entre autres à l'industrialisation – et il faudrait rappeler ici des chiffres peu connus : la population des caribous le long de la George-River à l'est du Canada est passée de 900.000 en 1980 à 70.000 aujourd'hui –, mais « caribou » est aussi là pour l'allitération. Et « caricature », outre pour l'assonance, trouve sa place ici également pour les besoins de la cause. Il s'agira pour nous en effet de montrer ce que peut faire l'image satirique pour sauvegarder l'habitabilité de la planète, dans un contexte croissant de destruction de l'environnement. Mais comme nous aimerions également mesurer l'efficace propre de la caricature, nous la comparerons aussi brièvement avec d'autres médias qui s'engagent également pour l'écologie, artistiques (comme la photo ou la peinture) ou non artistiques (comme les diagrammes).

Mais présentons d'abord quelques considérations d'ordre général et commençons par une première constatation : dans le discours actuel sur l'état de la planète, le terme qui revient le plus souvent est celui d' « urgence climatique », urgence qui ne peut s'apprécier que sur fond de ce que Charles Darwin (1809-1882) appelait « le long écoulement du temps ». Et il faut prêter une valeur propre à cette longue durée, la nouveauté d'un événement étant proportionnelle à la longueur de l'ère qui précède. Mais une deuxième constatation s'impose aussitôt : il n'y a pas urgence pour tout le monde. Celle-ci n'est par exemple pas perçue avec la même pertinence par les climato-sceptiques ou

simplement par ceux que la question indiffère totalement et qui continuent de rouler en SUV ou de prendre l'avion comme on prend le bus, semblant vivre dans un monde parallèle ou se comporter dans ce monde en somnambules. Or, que veut dire urgence ? En fait, qu'il est plus que temps et que ce qu'il faut faire, c'est agir face à la catastrophe à venir, dans l'espoir qu'il ne soit pas déjà trop tard et qu'on puisse encore penser l'avenir à l'aide de ce que nous voudrions appeler un « principe régulateur », qui serait celui de la survie de l'espèce humaine<sup>1</sup>. Ce principe peut paraître assez trivial, mais il ne l'est plus, dès lors que nous sommes dans une situation de désastre déjà bien installé.

Parler d'écologie, c'est parler de la nature. Or, l'écologie nous rappelle constamment que nous avons un rapport problématique avec la nature, et ce, quelle que soit la forme sous laquelle l'écologie se présente à nous, révolutionnaire ou réformiste (laquelle se contentera d'opérer une critique d'ordre seulement interne). Nous sommes *devant* la nature. Mais sous quelle modalité : passive ou interventionniste ? *Physis* et *nomos*, nature et convention sont les concepts dans lesquels les Grecs ont pensé le problème. Or ce couple d'opposés a perduré jusqu'à nous, en s'incarnant au XVIII<sup>e</sup> siècle principalement dans ces frères ennemis que furent Rousseau et Voltaire. La formule a pu changer au cours des temps, mais le fond est resté le même : d'un côté, il y a la nature telle quelle, et de l'autre, il y a ce que les hommes y ont ajouté. Ajout à propos duquel Rousseau s'est posé la question décisive de savoir s'il représentait un bien ou un mal.

Nous vivons dans ce que l'on appelle une « société de l'information » qui se double d'une « société du travail » et nous transformons ainsi un donné naturel qui nous paraît insatisfaisant. En résulte, selon Éric Weil<sup>2</sup>, un conflit entre les conditions de l'existence de l'homme dans la nature et la pression qu'il exerce sur elle. Cette intervention prouve que l'homme n'est pas un pur produit naturel : pour agir *dans* la nature *sur* la nature, l'homme se donne en effet des buts qu'il fixe à la nature, les moyens de les atteindre étant la science et la technique, tous deux gages du progrès. Le conflit se révèle alors sous la forme d'une résistance toujours plus grande des conditions naturelles à cette pression transformatrice, et à un certain moment, l'efficacité de l'intervention se retourne contre l'homme. Au lieu d'améliorer les conditions de son

---

<sup>1</sup> Principe régulateur de survie que l'on retrouve chez les philosophes Hans Jonas, *Das Prinzip Verantwortung. Versuch einer Ethik für die technologische Zivilisation*, Francfort, Suhrkamp, 1984, p. 8, ou Michel Serres, qui nous intime, dans une interview donné au *Monde* du 21/01/1992, d'« agir de façon à ce que la vie reste possible ».

<sup>2</sup> Éric Weil, *Essai sur la nature, l'histoire et la politique*, Villeneuve d'Ascq, Presses du septentrion, 1999 (cf. en particulier les premières pages de l'*Essai sur la nature*).

existence, elle les aggrave et, à la limite, rend presque impossible cette survie qui nous est chère à titre de principe régulateur.

Ce que nous venons de décrire trop rapidement a été excellemment illustré par un dessin de Robert Rousso : *Pêcheur de mort* de 2012 (Fig. 1)<sup>3</sup>. Tout ce qui constitue la nature y est : eau, air, sol, vie végétale, vie animale et vie humaine. Mais en même temps, cette image en apparence idyllique synthétise très bien l'action de l'homme *dans* la nature, *sur* la nature et *contre* la nature. Car c'est d'abord *dans* le cadre de la nature que nous déployons une activité : ainsi, nous nous y installons confortablement pour pêcher et y trouver notre plaisir. Et ce faisant, nous agissons *sur* la nature en y prélevant ce qui s'y trouve naturellement. Mais nous agissons aussi *contre* la nature en polluant l'eau, symbole de vie, et nous y retrouvons ce que nous y avons ajouté, mais en mal : des déchets, lesquels se révèlent mortifères, comme le montre le motif du pêcheur reflété dans l'eau qui est aussi reflet d'un futur macabre<sup>4</sup>. Cette action *contre* la nature est donc aussi une action *contre* l'homme lui-même : elle est à la fois destructrice et autodestructrice.



Fig. 1

<sup>3</sup> Dessin paru dans *Le Monde* du 16/11/2012, en collaboration avec *Cartooning for Peace*.

<sup>4</sup> Le thème du reflet annonciateur a été repris par le dessinateur Selcuk (cf. *Le Monde* du 10/01/2019).

L'écologie peut-elle alors faire quelque chose et, si oui, sous quelle forme ? Dans son article pour ce numéro, Jean-Claude Gardes a pointé un pic de politisation de l'écologie au tournant des années 70. On a alors eu à faire à une écologie révolutionnaire, incarnée principalement par Pierre Fournier (cf. l'article de Jackie Houdré dans ce numéro), écologie que l'on a distinguée plus haut d'une écologie réformiste, laquelle a par exemple accepté de travailler avec l'État et son administration dans l'espoir de concilier environnement et modernité. En 1971 fut ainsi créé le ministère dit de la « Protection de la nature et de l'Environnement ». Or ce poste fut vite décrié comme « ministère de l'impossible » par Robert Poujade dans son livre éponyme de 1975<sup>5</sup>, Poujade ayant été le premier à occuper ce poste (jusqu'en 1974). Mais les choses ont-elles vraiment changé depuis ? En fait, la démission de Nicolas Hulot à la fin de l'été 2018 a remis en pleine lumière l'impuissance récurrente de ce poste qui avait été entretemps baptisé pompeusement « Ministère de la transition écologique et solidaire ». Voici d'ailleurs une photo de son siège, l'hôtel de Roquelaure, parue dans *Le Monde* du 11 août 2018 (Fig. 2). Nous supposons que c'est le smiley sur fond bleu recouvrant toute une fenêtre à gauche de l'entrée principale, et nous intimant d'agir en vue de la planète, qui a dû pousser le photographe à appuyer sur le déclencheur pour fixer ce moment de comique involontaire. S'il est vrai que la caricature d'un objet, ici en l'occurrence celle d'un bâtiment, est toujours possible (il aurait suffi ici de dessiner des fenêtres bancales ou de déformer le toit, comme l'aurait fait un Chaval), la rédaction du journal a cependant préféré reproduire une image non caricaturale, mais combien satirique, pour démasquer sous le couvert de l'objectivité photographique un service officiel qui ne ferait donc que de la récupération cosmétique. Alors qu'elle aurait dû permettre d'adopter aussi un plan social, la « transition écologique » se serait contentée de verdir une cour intérieure. Et l'on parle de plus en plus, ces derniers temps, de *Greenwashing* ou de *Greening* au seul service d'une stratégie de communication. Cette banalisation d'un « faire vert » opportuniste est ici particulièrement piquante dans le contexte de la pétition dite « L'Affaire du siècle », qui a rassemblé plus de deux millions de signatures<sup>6</sup>, et qui a été lancée par quatre ONG écologistes contre l'État français, précisément pour cause d'inaction concernant le réchauffement climatique.

---

<sup>5</sup> Robert Poujade, *Le Ministère de l'impossible*, 1975, Paris, Calmann-Lévy.

<sup>6</sup> Initiative inspirée elle-même par l'action de l'ONG néerlandaise *Urgenda* (qui porte donc bien son nom).



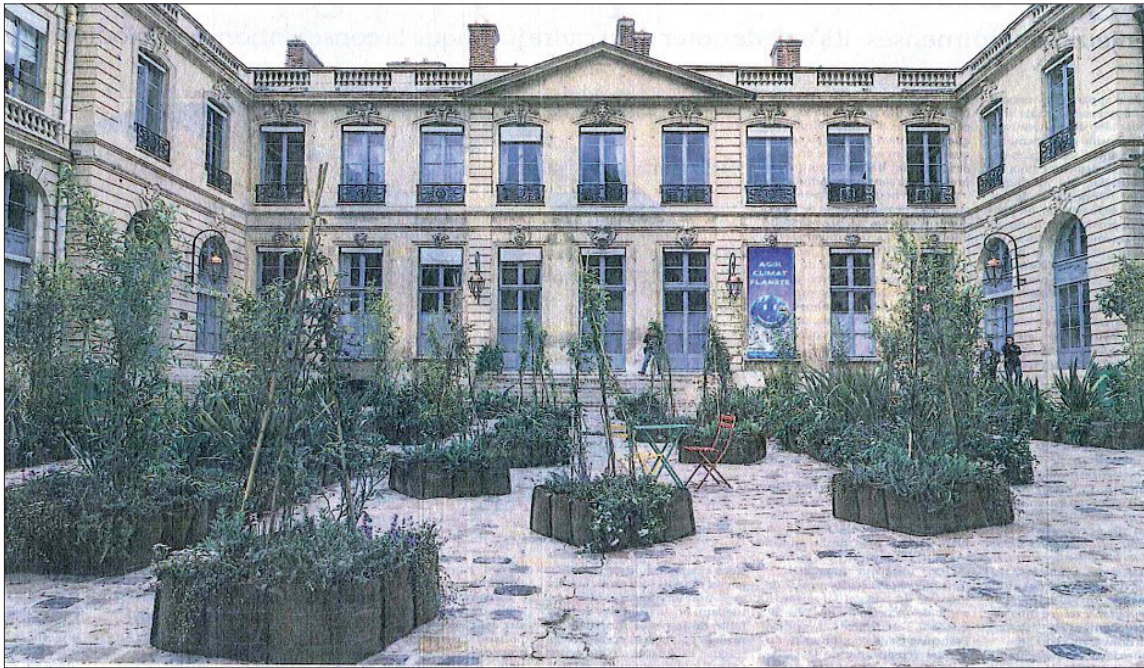


Fig. 2

Mais il resterait cependant encore quelque chose à comprendre concernant les citoyens que nous sommes tous : comment se fait-il que nombre d'entre nous, sans être climato-sceptiques, restent cependant trop passifs face à une telle situation, alors que c'est en bloc que nous réagissons à tel ou tel attentat terroriste commis en Europe ou aux États-Unis ? Voici d'ailleurs l'illustration de couverture (Fig. 3) de l'ouvrage de l'Américain Henry Fairfield Osborne, *La Planète au pillage*. « Pillage » renvoie ici au vocabulaire de la guerre, de l'injustice et de l'impunité. Or, ce livre date de 1948 : cela fait donc des décennies que les sirènes hurlent, mais nombre d'entre nous ont décidé de ne pas se laisser impressionner. Et bien qu'entretiens l'ancien Président Chirac ait pu dire au sommet de la Terre à Johannesburg en septembre 2002 : « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs », on a néanmoins continué à procrastiner. Jean-Baptiste Fressoz a proposé d'appeler cette indifférence « désinhibition »<sup>7</sup>. On pourrait d'ailleurs se demander si cette attitude de déni ne serait pas nourrie par les espoirs de la techno-science. Ainsi, face au désastre annoncé, certains décideurs, forts de leur croyance en une domination totale de la planète, n'envisageront une fois de plus pas d'autre solution que celle du progrès technique.

---

<sup>7</sup> Jean-Baptiste Fressoz, *L'Apocalypse joyeuse. Une histoire du risque écologique*, Paris, Le Seuil, 2012, p. 273.



Fig. 3

Dans un dessin de Serguei (Fig. 4), on voit d'ailleurs ceux-ci plancher devant notre planète et se dire : « On s'est enrichi en la réchauffant, on s'enrichira en la refroidissant »<sup>8</sup>. Alors qu'on pourrait enrayer la surchauffe par la décroissance économique, il faut au contraire pour nos hommes d'affaires à face d'ectoplasmes – mais facilement identifiables comme étant ceux d'une

---

<sup>8</sup> Cf. *Le Monde* du 23/02/2007.



gouvernance supranationale et libérale – que la sauvegarde de la planète reste du business et qu'elle améliore même leur sort. En fait, ils misent déjà sur ce qu'on appelle depuis peu la « géo-ingénierie », terme popularisé par le savant et environnementaliste britannique James Lovelock dans son livre *La revanche de Gaïa*<sup>9</sup> et qui désigne les techniques visant à manipuler dans un but correctif le climat de la Terre. On dispersera par exemple des particules de soufre en grande quantité dans la stratosphère afin d'assombrir le rayonnement solaire ; on séquestrera du CO<sub>2</sub> dans des formations géologiques ou encore, on modifiera les nuages en redéfinissant la proportion des cirrus (qui contribuent au réchauffement) par rapport à celle des stratus (qui favorisent le refroidissement). Ce qui est donc dénoncé ici par Sergueï, c'est le cynisme de ces apprentis-sorciers ainsi que ce vieux péché de l'humanité, l'*hubris*.



Fig. 4

<sup>9</sup> James Lovelock, *La revanche de Gaïa. Préserver la planète avant qu'elle ne nous détruise*, Traduit de l'anglais, Paris, Flammarion, 2007.

Le terme d'*hubris* est resté dans notre langue pour désigner un orgueil démesuré. Un autre terme grec est revenu en force ces derniers temps, en provenance de la cosmologie mythologique d'Hésiode, celui de la déesse Terre-Mère, *Gaïa*, mais qui a pris depuis 1972 le sens technique d'« Hypothèse Gaïa ». Cette hypothèse postule, toujours selon Lovelock, que la troposphère, la partie de l'atmosphère terrestre la plus proche de la surface du globe, est une partie intégrante et nécessaire à la vie elle-même et qu'elle est régulée par elle depuis plus de trois milliards d'années.

Dans son ouvrage de 2015, *Face à Gaïa*<sup>10</sup>, Bruno Latour pense que c'est en termes de religion qu'il faut analyser la cause de cette insensibilité aux alertes sur l'état de la planète, car c'est là que s'est ré-introduit le terme d'« Apocalypse ». Ce qui empêche souvent les nouveaux phénomènes climatiques si inquiétants d'être pris au sérieux, c'est que ceux qui ont entendu les sirènes tiennent, angoissés, un discours catastrophiste en temps présent. Nicolas Vial a très bien illustré cette tendance avec un dessin sans titre (Fig. 5) paru dans *Le Monde* du 21/12/2012, mais accompagnant un article du sociologue des religions Frédéric Lenoir, intitulé « Paniques de civilisations ». Il faut ici être très attentif à la date de parution, celle donc du 21 décembre 2012 car, selon la funeste prédiction du calendrier maya, ce devait être le jour de l'Apocalypse. Dans une perspective saisissante, on voit le globe terrestre commencer à dévaler l'escalier d'un temple aztèque en partie envahi par la jungle, et écraser les fuyards effrayés. Le choix portant sur la civilisation précolombienne, qui symbolise précisément une fin de civilisation, est d'autant plus pertinent que l'hypothèse d'un suicide écologique des Mayas a été confirmée entre temps aussi bien par l'archéologie, la climatologie, la paléoécologie que la palynologie (l'analyse des pollens d'arbres). Ainsi, selon le géographe et biologiste de l'évolution américain Jared Diamond, outre des conflits avec des sociétés voisines et des guerres intestines entre rois et nobles, deux autres processus autodestructeurs auraient également agi ici : la déforestation et l'érosion des sols avec pour conséquence des sécheresses répétées<sup>11</sup>. *Effondrement* est le titre français de son maître livre *Collapse* de 2005. À continuer ainsi de traiter avec dureté notre Terre, il risque donc de nous arriver à l'échelle planétaire ce qui était arrivé localement aux Mayas.

---

<sup>10</sup> Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015.

<sup>11</sup> Jared Diamond, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Paris, Gallimard, 2006, p. 187.



Depuis, pour les experts en « collapsologie » ou encore en « collapsosophie »<sup>12</sup>, autre néologisme, cette possibilité d'implosion est devenue une quasi-certitude, celle d'une fin proche. Et cette fin serait si évidente que la vraie question ne serait plus de tenter d'y échapper en agissant, mais de faire bonne figure en traversant sereinement le temps qui reste, comme le fit l'orchestre du Titanic<sup>13</sup>.

20 DÉCRYPTAGES DÉBATS fr Mon  
Vendredi 21 décembre 2

## Pourquoi la fin du monde séduit-elle tant ?

À l'heure où les rumeurs d'apocalypse sont devenues un phénomène médiatique et populaire, sociologues, historiens et philosophes s'efforcent de comprendre l'origine de cette étrange poussée d'angoisse collective

### ● Paniques de civilisations L'ère des spectateurs passifs d'un monde anxieux

**Frédéric Lenoir**  
Sociologue des religions, auteur de « La Quatrième du monde » (Fayard, 2019, 19,90 €)

**L'**écrivain et historien de l'art américain José Argüelles ne pourra pas assister à la fin du monde ce 21 décembre, puisqu'il est mort il y a plus d'un an. À l'âge de 72 ans. Il mourut, cette folle rumeur n'aurait jamais existé sans la publication de son livre *Le Facteur Mère* (Autan, 1979).

S'inspirant de certaines études sur la civilisation maya, il tira, de manière controversée, la date d'un grand bouleversement planétaire au 21 décembre. Fervent adepte du new age, écologiste engagé et fondateur du Festival de la Terre en 1970, José Argüelles est devenu célèbre car cette date marquerait la fin d'une civilisation matérialiste que la fin du monde fin a simplifiée sur la Tolle au fil des ans, la prétendue « prophétie maya » finit pourtant par englober les habitants de la faïence « fin des temps » annoncée dans la Bible et le Coran.

En 2009, le succès du film catastrophe de l'Allemand Roland Emmerich, 2012, popularisa encore plus la rumeur, devenue planétaire. Même si bien peu de gens croient vraiment que le monde finira demain, un nombre non négligeable prête l'oreille à cette rumeur ou la relâie, sentant qu'il y a quelque chose de plausible derrière. C'est cette plausibilité de fin du monde, ou de fin d'un monde, que je voudrais interroger.

Notre humanité a vécu au cours des deux derniers siècles des mutations sans précédent dans son histoire : passage d'un monde rural à un monde urbain, explosion démographique, accélération vertigineuse de la vitesse, bouleversements de nos modes de vie liés aux progrès médicaux et techniques, mondialisation des échanges économiques, globalisation de l'information, expansion planétaire des droits individuels et de la démocratie.

Pour trouver que telle mutation de nos modes de vie à l'échelle planétaire, une telle mutation anthropologique, il faut remonter au passage du paléolithique au néolithique, quand l'être humain a quitté sa vie de chasseur-cueilleur nomade pour se sédentariser. Or, ces bouleversements modernes, qui sont nés en Occident avant de s'étendre au reste du monde et de s'acquiescer de manière exponentielle depuis quelques décennies, ne sont pas sans créer peur et angoisses.

Certes, ils ont sérieusement amélioré les conditions de vie de la majorité des humains. L'espérance de vie a triplé en Occident, les progrès de la médecine ont permis de guérir la plupart des grandes épidémies du passé. Le confort matériel a souligné tous ceux qui en ont bénéficié de bien des tâches pénibles et les libertés individuelles, durement acquises, n'ont pas de prix.

Pourtant, de nouveaux maux sont apparus : catastrophes écologiques, pénurie énergétique, nouvelles crises agricoles et sanitaires, crises financières ayant de graves répercussions sur l'économie, mal-être psychique, crise du politique, des religions, des valeurs, du vivre-ensemble.

Nous vivons une crise systémique dans la mesure où toutes ces crises sont à la fois interdépendantes (un drame environne-

au détriment des équilibres écologiques, sociaux et humains). La quantité et le rendement font équilibre sur la qualité et l'harmonie. Le « toujours plus » sur le mieux-être. En résulte de profonds déséquilibres et déséquilibres que ressentent douloureusement nombre de nos contemporains.

Dans le même temps, même si nous avons de plus en plus conscience que cette idéologie consumériste est destructrice, bien peu sont prêts à accepter les bouleversements économiques et sociaux que provoquerait le basculement vers un autre modèle de société, qui poserait des limites à la croissance, comme le prévoyait déjà le rapport Meadows en 1972 (*Limite to Growth*).

Le projet d'une société fondée sur la « sobriété heureuse », comme l'a formulé l'agriculteur et essayiste Pierre Rabhi, est un bouleversement de nos modes de vie qui nous fait tout aussi peur que la démesure à bout risque du projet ultra-libéral. A cela s'ajoutent les peurs et les tensions internationales et intercommunautaires très vives, issues des choc culturels d'une mondialisation trop rapide, qui nourrissent tous les replis identitaires et les extrémismes religieux et politiques.

**Notre humanité est presque instantanément de tout ce qui se passe à la surface du globe. Cela génère plus de peurs que d'émotions positives**

Ces angoisses de l'homme moderne sont sans doute exacerbées par deux autres phénomènes liés à la révolution technologique : l'accélération du temps et le rétrécissement de l'espace. Le temps subjectif, vécu, ne cesse de s'accroître. Le changement est devenu permanent, la vitesse et la rennabilité des impératifs. Nous vivons sans cesse nous adaptant de nouveaux outils, à des nouveaux rythmes de travail.

Comme le faisait déjà remarquer le sociologue et théologien Jacques Ellul (1912-1994), au lieu de nous libérer du temps, les machines que nous utilisons au quotidien nous ont imposé leur tempo – toujours plus rapide –, créant une pression psychologique de plus en plus insupportable et accentuant le sentiment d'une fuite en avant perpétuelle au détriment d'une vraie qualité de vie.

Du point de vue psychique, la globalisation a aussi rétréci l'espace. Notre monde semble devenu un village : nous sommes informés instantanément de tout ce qui se passe à la surface du globe. Cela génère plus de peurs que d'émotions positives. Ce que nous voyons en effet à la télévision ou sur nos tablettes numériques, ce que nous lisons dans nos journaux, n'est pas le monde tel qu'il est, mais le spectacle médiatique du monde.

Or, les médias ne nous rappellent pas que chaque jour des milliers d'être humains se sont suicidés, ont été heureux, ont vécu en paix. On nous parlera davantage des conflits, des drames, des catastrophes naturelles, etc.

Or, même si le monde va mal à bien des égards, nombre d'humains se portent aussi très bien. Nous sommes donc les spectateurs passifs d'un spectacle du monde

**● Tout continuera après la fin de l'Histoire !**

**L'**Occident pensait en avoir terminé avec le discours de la fin. L'Europe espérait être sortie de la rhétorique du déclin. La France rêvait même de se retrouver un destin. Nous étions convaincus de ressusciter « le rêve français », et voilà qu'une rumeur issue d'une étude contestée du calendrier maya nous annonce que la fin du monde est pour demain ! Voici même qu'une foule d'illuminés ou de curieux amateurs cherche refuge à Bugarch, ce petit village de l'Aude de 200 habitants, qui, selon des milliers d'habitués de sites pseudo-prophétiques, serait épargné par l'apocalypse prélevée par le calendrier maya.

Sans cautionner les prophètes de malheur à la Cochin, les marchands du Temple soliste ou les charlatans de l'éschologie, l'occasion était tentante de questionner cet engouement, d'interroger les croyances catastrophistes, le revival apocalyptique et les pyrocratismes millénaristes. Mais peut-être davantage encore cette idée lancinante du déclin de l'Occident, celle de la fin de l'Histoire et des temps. Laissons ici de côté la question théologique, qui relève de l'intimité des croyances. La question posée ici est d'ordre psychologique, anthropologique, politique et philosophique.

Comme l'explique le philosophe Michaël Foerster, elle relève d'une « critique de la raison apocalyptique » (*Après la fin du monde*, Seuil, 2014, 23 €). Une civilisation est-elle une tentative de s'éterniser ? Un cycle est-il entraîné à s'achever ? Les impressions de la fin et du déclin n'épargnent aucun domaine, de l'épousement de la biosphère à l'éclipse des utopies, de l'agonie de l'euro à l'apocalypse climatique, de la fin des partis politiques à la menace nucléaire.

Nous vivons dans l'ère de l'après. Dans une société postmoderne ou le préfixe « post- » s'accroche à tous les sujets (Europe post-démocratique, société post-industrielle, Etat post-national...). La fin du monde n'est pas la fin de l'Histoire. Mais les deux s'enchevê-

mand, l'Histoire est un mouvement tragique mais logique, violent mais cohérent, qui conduit, pas à pas, les hommes vers une humanité consciente d'elle-même. Il y a une raison à l'œuvre dans l'Histoire, il conduit les hommes sur le long et chaotique chemin vers la liberté. Une « fin de l'Histoire », c'est-à-dire une finalité et un achèvement. Repris revu par Alexandre Kojève (1902-1968), dont fameux cours sur Hegel marquèrent toute une génération d'intellectuels (de Raymond Aron à Georg Baumbach), la fin de l'Histoire devient un thème largement discuté. Selon Fukuyama, ce n'est pas l'Histoire événementielle qui s'achève, mais des siècles d'angoisses et de guerres chaotiques ou féroces qui se réfèrent avec l'hégémonie des sociétés libérales. Du 21 septembre 2002 aux printemps arabes, l'Histoire se blâit être de retour et déjouer le pari hégélien de réconciliation américaine. Mais voilà que réapparaît l'idée de fin et du déclin. Car notre monde semble vivre une « crise sans fin », écrit le philosophe Myrtille Bevilacqua d'Alfonso (*En Crise sans fin. Essai sur l'existence moderne du temps*, Seuil, 2018, 208 p., 19,90 €). U cris qui, au moins depuis 1971, est notre état permanent, notre bain quotidien, voire notre destin.

**Prière de l'homme moderne**

La raison de cette fascination pour la fin de terre n'est sans doute dans cette crise de l'avenir, ce panache d'horizon. Comme l'écrivait Pierre Bourdieu dans les *Méditations postmodernes* (1997), c'est comme si toutes les prophéties, prédictions, annonces ou narritives n'avaient d'autre fin que de combler un « plus douloureux, sans doute, des hommes : le manque d'avenir ». On parle beaucoup aussi de la fin de la prise. La fin du monde passera-t-elle par la fin du Me du 19<sup>e</sup> siècle complé par l'Allemand Hegel, le théologien en chef de la fin de l'Histoire, pensait que la lecture journal était la « prière de l'homme moderne ». Et di-



Fig. 5

<sup>12</sup> Pablo Servigne, Gauthier Chapelle et Raphaël Stevens, *Une autre fin du monde est possible. Vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)*, Paris, Seuil, 2018. Pablo Servigne, l'un des signataires de la susmentionnée « Affaire du siècle », situe vers 2030 la fin de la société thermo-industrielle.

<sup>13</sup> Cf. Nicolas Huliot, *Le syndrome du Titanic*, Paris, Calmann-Lévy, 2004, voir en particulier « Et l'orchestre jouait » (chapitre 5).

À propos de cette Terre aujourd'hui si malmenée, Galilée avait en son temps murmuré face à l'Inquisition : « *Eppur si muove* » (Et pourtant, elle se meut). Mais outre la version amusante qu'en a donnée Plantu avec son drôle d'ingénieur barbu (« Et pourtant, elle chauffe », [Fig. 6]), nous retiendrons ici l'interprétation de Michel Serres : « Et pourtant elle s'émeut »!<sup>14</sup> La Terre n'est donc pas seulement en mouvement autour du soleil, mais elle aurait aussi un comportement, lequel la ferait précisément rétroagir à l'action de l'homme sur elle. Ce qu'avait en fait déjà dit à sa manière Pierre Fournier dans l'une de ses chroniques journalistiques : « Va falloir compter avec < la nature > ! »<sup>15</sup>, prêtant ainsi un pouvoir d'agir à la Nature. Isabelle Stengers, pour sa part, a pu dire que la Terre était une puissance devenue « chatouilleuse »<sup>16</sup>. Un autre intérêt du dessin de Vial est donc bien de marquer une grande différence de notre Planète actuelle d'avec la Terre de Galilée, car si cette dernière pouvait tourner, elle n'avait cependant pas encore de point de bascule, point qui semble avoir été entretemps atteint. C'est que cette Terre n'était pas encore la Terre de l'« Anthropocène », cette nouvelle période géologique marquée définitivement par l'empreinte humaine et que l'on fait généralement commencer avec la révolution industrielle du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais dans la mesure où dans le ciel rien n'annonce vraiment la suite, on pourrait se demander si Vial n'a pas voulu atténuer l'alarmisme ambiant. On peut en tout cas envisager une possible fin du monde dans un autre contexte, en l'occurrence de non-panique. Ce qui pourrait être alors l'occasion d'un autre basculement, et ce vers un modèle différent de société, qui poserait des « limites à la croissance », ainsi que le prônait déjà le rapport du Club de Rome en 1972. On vivrait alors le projet d'une société fondée sur la « sobriété heureuse », comme l'a formulé l'agriculteur et essayiste Pierre Rabhi<sup>17</sup>, fondateur du mouvement Colibris, et qui avait préfacé le livre d'Osborn susmentionné. Mais cette société exigerait un bouleversement radical de nos comportements quotidiens, par exemple de rouler moins en voiture, ou même d'y renoncer.

---

<sup>14</sup> Michel Serres, *Le contrat naturel*, Paris, Bourin, 1990, p. 136.

<sup>15</sup> In : *L'Hebdo Hara-Kiri*, 22 juin 1970, n° 73, repris dans *Fournier précurseur de l'écologie* par Patrick Gominet et Danielle Fournier – Dessins et chroniques de Pierre Fournier parus dans *Hara-Kiri*, *Charlie Hebdo* et *La Gueule ouverte*, Paris, Buchet Chastel, « Les Cahiers dessinés », 2011.

<sup>16</sup> Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, Paris, La Découverte, 2009.

<sup>17</sup> Pierre Rabhi, *Vers la sobriété heureuse*, Arles, Actes Sud, 2010. L'auteur argumente contre le « toujours plus » qui ruine la planète au profit d'une minorité.





Fig. 6

En effet, l'une des causes d'émission de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère est bien l'usage excessif de la voiture, laquelle, même si elle a pu être déclarée « propre » par les industriels, n'en constitue pas moins un leurre, comme le faisait déjà voir ce dessin de 1988 du Suisse Raymond Burki (Fig. 7) qui avait pris l'expression à la lettre. C'est que « La voiture propre »<sup>18</sup>, en laquelle le

<sup>18</sup> Reproduit dans *L'Effet Burki, 128 dessins*, Lausanne, 24 heures, 1988.



propriétaire voit son bébé, joue le rôle d'une diversion bien plus que celui d'une vraie solution, et ce pour plusieurs raisons. On sait ainsi qu'une bonne partie de la pollution est due aux embouteillages et que si certaines voitures sont peut-être moins polluantes qu'avant, le fait qu'il y en ait de plus en plus n'amoin-drit en rien leur impact éner-givore. Ce dessin d'il y a plus de trente ans restera en fait d'actualité tant qu'on ne sera pas passé à une voiture d'un autre type, à hydrogène peut-être, la solution des batteries électriques étant d'un bilan carbone catastrophique, ce que l'on ne dit pas assez. Et que penser de l'huile de palme ? On en mange moins, mais on en brûle plus dans nos moteurs. L'extension des plantations dévore les forêts tropicales d'Indonésie et de Malaisie. Des images de petits bébés d'orangs-outans faisant face à des bulldozers arrachant des arbres dans un paysage dévasté et dont on a tué les parents, si bien qu'on doit prendre soin d'eux en leur mettant des couches-culottes (comme à nos voitures !), ont quand même ému certains consommateurs occidentaux. D'abord considérés comme une aubaine, les carburants verts ont vite montré leurs limites. Vu leur mode de production industrielle émettant du gaz à effet de serre, ils seraient même tout autant dommageables pour le climat que le diesel. Ce pseudo-verdissement fait cruellement écho au *Greenwashing* de notre Ministère de la Transition écologique. Il en va ici comme avec ladite « compensation carbone » : on ne s'attaque pas aux causes réelles.

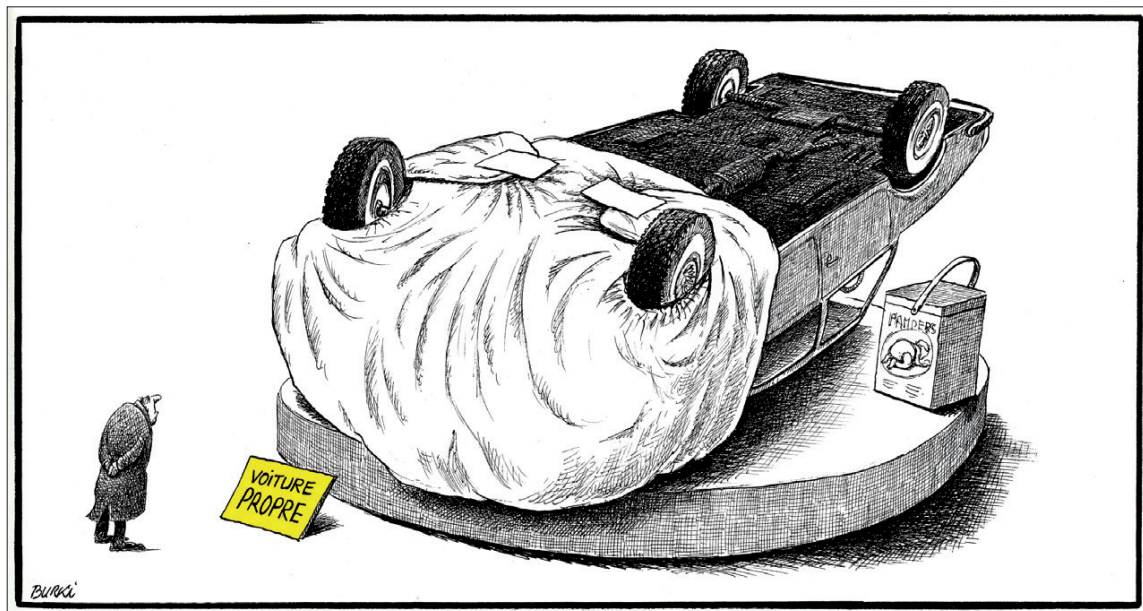


Fig. 7

Et qui nous fera renoncer à nos commodités ? Toujours à propos de la mobilité par voiture, un dessin (Fig. 8) de l'Allemand Gerhard Mester<sup>19</sup> met bien en lumière les limites et les incohérences du comportement de certains d'entre nous.



Fig. 8

Dans cette caricature où l'on se déplace en lourd 4x4 de type SUV – de nos jours plus que jamais à la mode – pour faire des achats dans un magasin bio, les gens ne se rendent pas compte qu'ils sont en pleine « contradiction performative ». Or, selon cette figure de la logique, il y a contradiction performative quand les conditions de l'énonciation contredisent le contenu de l'énoncé lui-même. Discordance qui se retrouve ainsi dans les paroles du conducteur : *Für die Umwelt ist mir kein Weg zu weit!* (« Pour moi, il n'y a pas de route trop longue pour protéger l'environnement »). S'adressant ainsi à sa femme, le conducteur oublie qu'il empeste l'atmosphère. Son comportement contredit ainsi ce qu'il dit. Le dessin constitue comme une phénoménologie de nos attitudes équivoques. Pour reprendre ici la pensée écologique de Fournier qui parlait d'une contradiction élémentaire faisant éclater toutes les autres contradictions, l'exemple de cette voiture dévoile notre rapport contradictoire avec la

<sup>19</sup> In: *Glänzende Aussichten. Karikaturen zu Klima, Konsum und anderen Katastrophen*, Bamberg, Misereor, non daté, p. 12.

nature, c'est-à-dire avec nous-mêmes<sup>20</sup>. Et par un retournement irresponsable, on en arrive à dire comme Lovelock que le nucléaire, parce que très peu carboné, continuera de contribuer à la lutte contre le dérèglement climatique.

Et l'on peut aussi empester l'eau, comme le rappelle Jean-Claude Gardes avec ce dessin d'une Bretagne en forme de bec d'oiseau pollué (cf. l'article susmentionné). Dans le même ordre d'idées, un dessin de l'Allemand Walter Hanel de 1978<sup>21</sup> représente l'éclosion d'un gros œuf dans un paysage côtier (Fig. 9). Il nous suffit ici de suivre la direction du regard des parents portant sur les traces laissées par leur oisillon pour comprendre qu'à la vue de cette marée noire celui-ci a préféré rentrer tout de suite à la maison. C'est en tout cas ce qu'il pourrait nous expliquer si on le lui demandait et qu'on adoptât le point de vue animal, pour faire écho au titre du livre de Vinciane Despret<sup>22</sup>, et qui procède à un renversement de paradigme.

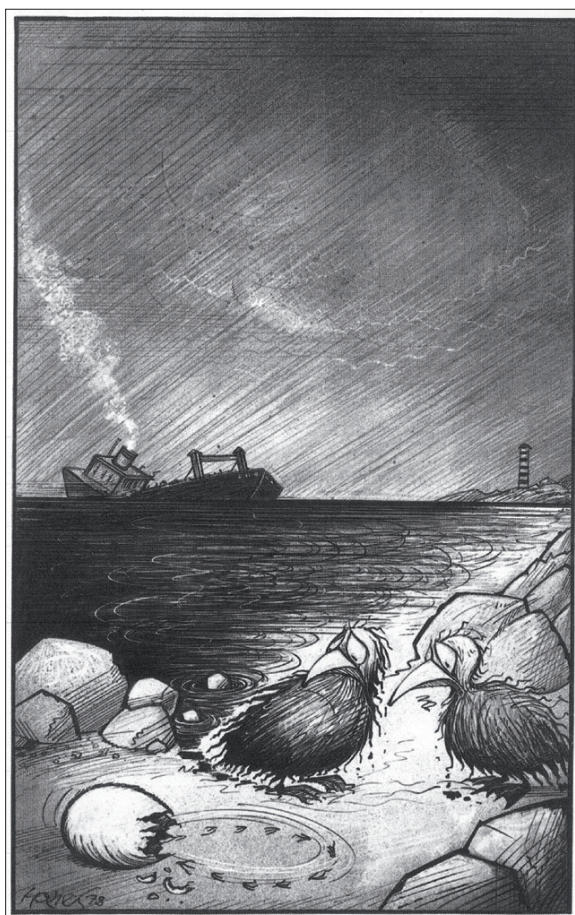


Fig. 9

<sup>20</sup> Cf. « Les Cahiers dessinés », *op. cit.*, p. 144.

<sup>21</sup> Reproduit dans : *Walter Hanel*, Bielefeld, Kerber Verlag, 2005, p. 21.

<sup>22</sup> Vinciane Desprets, *Que diraient les animaux si on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, La Découverte, 2013.



Nous voudrions conclure en présentant encore deux autres images, l'une artistique, l'autre non artistique, pour situer la performativité de la caricature dans un cadre plus large, comme nous l'avions annoncé dans notre introduction.

Ainsi, toujours à propos de la pollution pétrolière, voici une œuvre – mais il s'agit cette fois-ci d'une peinture (Fig. 10) – de la Mexicaine Minerva Cuevas, originaire de la péninsule du Yucatan où avaient aussi séjourné certains de nos Indiens mayas disparus. Cette « Marine », extraite de la série *Idrocarburos* de 2006, représente un paysage côtier édénique comme au temps de cette Amérique précolombienne.



Fig. 10

Mais un motif attire l'attention, motif qui confère à la toile évidemment la qualité de l'espace tridimensionnel, mais également celle de l'odeur (rencontrée à trois reprises dans l'article de Jean-Claude Gardes à propos de dessins dénonçant la Grande puanteur de la Tamise, l'empuantisement de l'air à Paris ainsi que ces « patrons qui puent de la gueule ») : c'est en effet entouré d'un cadre dégoulinant de goudron, forcément odoriférant, qu'apparaît la peinture bidimensionnelle. Manière efficace de dénoncer ce nouvel épisode de l'histoire tragique des Mayas. S'inscrivant dans le mouvement récent de l'art dit écologique<sup>23</sup>, cette toile vise l'exploitation pétrolière intensive et polluuse de la région.

Et nous terminons sur un graphique (Fig. 11) reproduit dans le livre susmentionné de Lovelock<sup>24</sup>, et représentant l'évolution de la température dans l'hémisphère Nord entre l'an 1000 et l'an 2000.

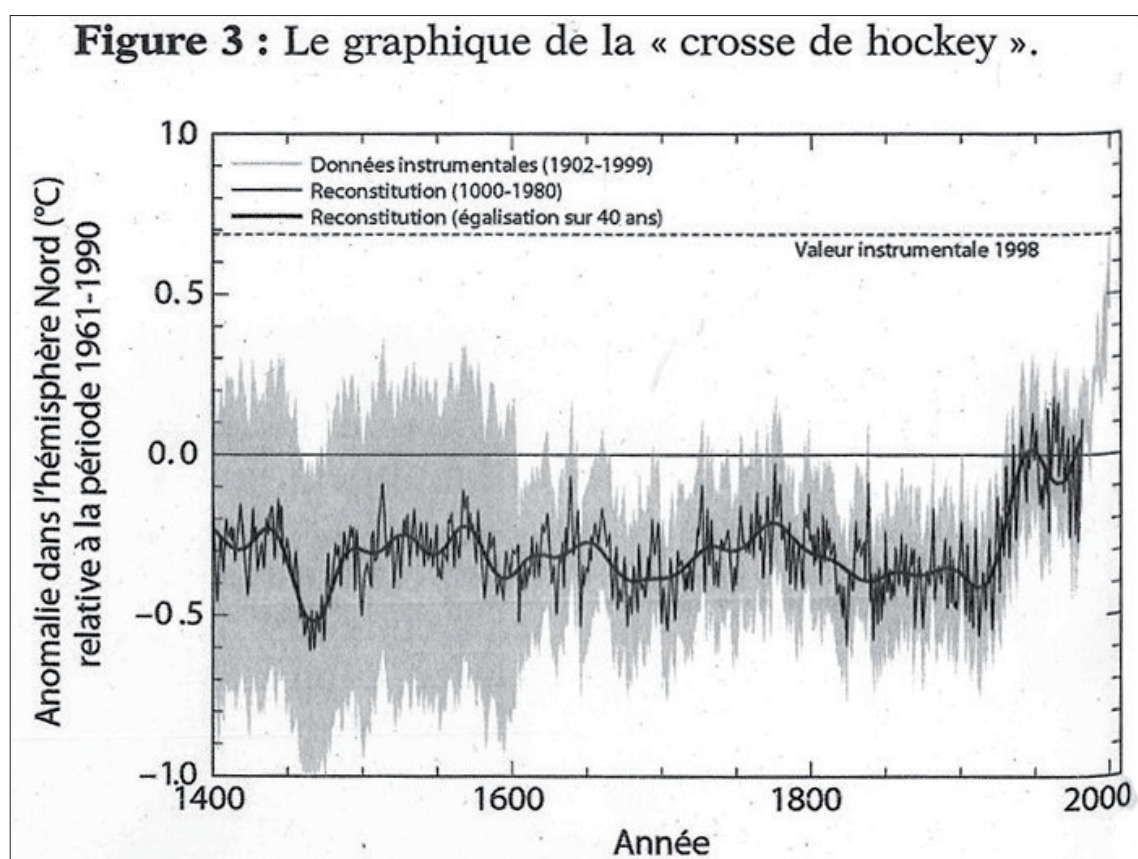


Fig. 9

<sup>23</sup> Pierre Ardenne, *Un art écologique. Création plasticienne et anthropocène*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2019.

<sup>24</sup> James Lovelock, *La revanche de Gaïa*, op. cit., p. 80.

Ce diagramme climatologique contient des informations et, en même temps, il produit de l'intelligibilité. Il est abstrait, mais d'une extrême clarté au contraire d'innombrables données scientifiques difficilement déchiffrables qui submergent le lecteur. Excédant de loin la simple notion d'illustration, il a ainsi eu un tel pouvoir de séduction que l'on y a vu une « crosse de hockey » et que ce nom-fétiche lui est même resté. La nécessité de ce graphique s'est donc imposée, comme si le langage discursif n'était pas assez bien fait pour saisir une réalité aussi complexe que celle du fonctionnement de la nature dans la longue durée. Mais notons encore que dans l'histoire des sciences aucun diagramme n'a été plus attaqué que celui-ci, sous prétexte qu'il ne ferait plus la distinction entre être et devoir-être. Il est vrai qu'ici le descriptif n'est plus très éloigné du prescriptif : le schéma, en vertu même de sa force intrinsèque, nous demande en effet de réagir.

Alors que dans des articles de journaux ou dans des livres argumentés sur le changement climatique, la perception du danger reste encore très théorique, nous pensons ainsi que certaines images, caricaturales ou non, artistiques ou non, peuvent susciter une prise de conscience immédiate de l'urgence environnementale. Mais ces images ne se réduisent pas à de simples formes plastiques, car au-delà de leurs propres qualités esthétiques, elles contiennent des messages d'information, qui sont bien souvent des messages de danger. Elles auraient ainsi le pouvoir, au moyen de l'*understatement*, de la critique, de l'ironie, de l'humour ou du simple constat, de nous avertir, et par là de nous faire réagir, sinon de ne plus subir, en nous faisant mieux percevoir, c'est-à-dire mieux sentir par tous les sens, le danger actuel. Ce qui fait en effet le plus souvent défaut, c'est l'*intuition* que *Gaïa* est en danger<sup>25</sup>. Pensons ici seulement à l'établissement d'un rapport intuitif réussi entre chute de la démographie et dégringolade des escaliers dans le dessin de Vial. Mais l'exemple de Pierre Fournier est peut-être encore plus parlant. Après une période où il s'était énormément documenté et avait beaucoup écrit, il avait fait part à Cavanna de son désir renouvelé de production artistique : « Il faut vraiment que je me remette à dessiner, essayer de montrer ça : que les gens [ ] ont perdu tout contact avec les réalités les plus perceptibles de leur propre vie. Il suffit d'ouvrir les yeux, de voir les choses telles qu'elles sont, pour se rendre compte

---

<sup>25</sup> L'idée se trouve chez Lovelock, *La revanche de Gaïa*, *op. cit.*, p. 189-190. Il s'agit d'acquérir ou de retrouver un instinct, capital à notre survie, mais négligé ou jugé peu fiable par notre mental.



que ce monde est trop absurde et trop con pour durer – qu'il fonce vers sa fin. Pas du tout besoin des chiffres et des faits – pourtant indiscutables »<sup>26</sup>.

Nous aimerions conclure en revenant à nos rennes-caribous. « Une saison meurtrière pour les rennes du Svalbard, en Norvège », titre *Le Monde* du dimanche 4 août-lundi 5 août 2019 (p. 5). Selon l'Institut polaire norvégien qui procède à des observations tous les étés depuis quarante ans, on n'aurait en effet jamais trouvé autant de rennes morts de faim dans cette région du Haut-Arctique, ce qui serait à mettre en liaison directe avec le réchauffement climatique<sup>27</sup>. L'exemple montrerait à nouveau que, cognitivement parlant, on sait ainsi depuis longtemps qu'une échéance approche, mais que l'on n'y croit pas trop. Il faut donc engager la lutte contre l'amnésie, l'indifférence ou encore l'apathie. Or, les images sont là pour ça, nous livrant beaucoup plus qu'un vernis *green* de sensibilisation. Et au-delà des différences de forme, d'apparence ou de genre caractérisant les œuvres engagées que nous avons présentées, ce qu'elles ont en commun est que l'artiste ou le scientifique les ayant produites, qu'il photographie, modélise, passe à la troisième dimension ou qu'il dessine, aura atteint son but si ses œuvres ont eu la capacité de déléguer leur propre pouvoir latent, leur « force intrinsèque », pour parler avec Bredekamp<sup>28</sup>. En effet, ne serait-ce pas maintenant aussi à nous (et à chacun de se reconnaître dans ce « nous » universel !) de nous engager, d'agir en citoyen, chacun à son niveau ? Et ce, en se déplaçant autrement, en consommant autrement, en produisant autrement, en habitant autrement, bref en développant une économie bas carbone. À des œuvres esthétiques, nous donnerions alors une suite éthique. Éthique qui nous permettrait de modifier notre relation au vivant.

Université de Münster

---

<sup>26</sup> Lettre de Fournier à Cavanna du 24 octobre 1971, parue dans *Charlie Hebdo* n° 50, 1<sup>er</sup> novembre 1971 (reproduite dans « Les Cahiers dessinés », *op. cit.*, mais sans pagination!).

<sup>27</sup> En effet, la pluie tombe maintenant en hiver, ce qui a pour conséquence, quand le froid passe dessus, une formation de glace qui rend alors plus difficile l'accès à la végétation et augmente la rivalité entre les animaux.

<sup>28</sup> Horst Bredekamp, *Theorie des Bildakts*, Berlin, Suhrkamp, 2010. Ouvrage traduit en français par Frédéric Joly en collaboration avec Yves Sintomer (*Théorie de l'acte d'image*), Paris, La Découverte., 2015.